

Mettig

CADIC, Contes de Basse Bretagne, 151-159, n° 14.

Il y avait je ne sais combien d'années que Pièr et Perrotte étaient mariés et ils n'avaient pas d'enfants. Ce n'était pourtant pas faute de prier. Dieu refusait obstinément de leur donner un de ses petits anges :

« Qu'il soit bancal, boiteux, bossu, aussi haut que mon pouce, il m'importe peu, répétait Pièr. Il me faut un gars, et j'en aurai un. »

Il l'eut en effet, ma foi, et plus vite que cela. Son obstination de breton eut raison de la volonté du ciel. Mais le pauvre être était si menu qu'on le voyait à peine. Ce n'était pas un enfant; c'était de la graine d'homme. Il mesurait au plus juste un pouce de hauteur. Aussi d'une voix unanime tout le monde s'empressa de le baptiser du seul nom qui lui convint, Mettig (le poucet).

« Bah! disait Pièr, à quoi bon se faire du mauvais sang? Les jeunes plants, ça monte, ça monte, jusqu'à ce qu'ils atteignent leur taille normale. Il en sera de lui comme des autres; il ira de l'avant avec le temps et deviendra un solide gaillard à son tour. »

Eh bien! non; les années s'écoulaient et l'enfant n'allait nullement de l'avant. On aurait juré qu'il rapetissait plutôt. Poucet il était, et poucet il demeura. Il n'avait qu'une chose de commun avec ses semblables, dans son petit corps de nain, une voix aussi forte que celle de l'homme le plus robuste. Il était en outre doué d'un esprit à rendre le diable jaloux.

Devant un pareil phénomène, Pièr se demandait s'il fallait se réjouir ou s'affliger. Quel singulier fils! Voilà qu'il avait vingt ans et il était tel qu'au premier jour : il l'aurait logé dans son sabot.

Il eut l'idée cependant de le produire dans le monde et de mettre à profit, à défaut de qualités extérieures, les ressources de son intelligence.

Il y avait grand charroi, ce jour-là, chez l'un de ses amis et l'on y avait convoqué tous les fermiers du voisinage. Il y était invité lui aussi.

« Viens-tu avec moi, Mettig? » dit-il à son fils.

Mettig ne se fit pas prier. Plus léger qu'un écureuil, il sauta sur la croupe du cheval attelé à la voiture fourragère et se glissa dans son oreille. L'équipage détala au galop conduit par lui. Et hue! et dia! on n'entendait que la voix du petit homme.

Quand ils arrivèrent au village, le charroi battait son plein. Il y avait foule.

« Tu es donc seul? demanda-t-on à Pièr ; tu ne t'es vraiment pas mis en frais.

- Pardon, répliqua-t-il. Nous sommes deux.

- Deux! où est l'autre?

- Écoutez-le, il dirige mon attelage. C'est mon fils.

- Mais il est donc invisible, ton fils ? »

La tête du poucet qui émergeait en ce moment de l'oreille du cheval attira les regards. Elle était si petite, si ébouriffée, si curieuse, que l'assistance entière partit d'un éclat de rire.

Dieu, quel homme! Pour sûr il n'avait pas son semblable sur la terre, et les plaisanteries de pleuvoir, au point que Pièr ne savait comment cacher sa confusion. Ah! oui, pour une fois qu'il s'était imaginé de promener son fils, il en avait un succès! Assurément on ne l'y reprendrait plus à utiliser ses services.

Tout le monde n'en pensa pas de même. La réputation de Mettig s'étant répandue, une bande de voleurs qui couraient le pays en entendit parler et jugea

qu'elle réaliserait des affaires d'or avec lui. Il n'y aurait pas de réduit mystérieux assez fermé pour ce poucet-là.

Le capitaine vint trouver Pièr : « combien ton fils ?

- Cent écus!

- Ça va; voilà l'argent »; et il emmena son nouvel auxiliaire dans la poche de son pardessus.

Le lendemain les voleurs tentaient l'épreuve. Il y avait à proximité de leur repaire un superbe château dont le propriétaire passait pour le plus riche personnage de la contrée. On disait merveille de ses trésors. Dans les caves les vins les plus fins; dans les appartements les meubles les plus précieux; dans les coffres des lingots d'or et les bijoux les plus rares. Mais comment y mettre la main; car chacun ouvrait l'œil, maître et domestiques? Sur l'ordre du capitaine, Mettig se faufila à l'intérieur, par un soupirail, pendant la nuit, et ouvrit la porte. Les voleurs entrèrent.

Dieu! quel beau coup! Déjà ils se partageaient la tâche; déjà ils mesuraient l'aubaine, quand tout à coup, au milieu du silence, un cri terrible retentit : « Au voleur! Au voleur ! »

C'était Mettig qui donnait l'éveil, ravi de jouer un vilain tour aux malfaiteurs. En un clin d'œil les habitants du château furent sur pied. On ferma les portes et l'on se mit en chasse. Pas un des larrons n'échappa.

Seul Mettig trouva moyen de se tirer d'affaire. Il s'était caché à l'écurie parmi l'épaisse toison d'un béliet, et à l'aube il partait aux champs avec les moutons. Une fois dehors, il s'empressait de s'esquiver.

Tandis qu'il s'en retournait à la maison paternelle, en chantant joyeusement, il rencontra une troupe de voyageurs.

« Oh! le petit homme, s'écrièrent-ils, il n'a sûrement pas son pareil. Emmenons-le. Il nous amusera. » Et l'un d'eux le campa sur son épaule.

La route qu'ils suivaient conduisait à travers une épaisse forêt qui avait mauvaise réputation et passait pour être infestée de rôdeurs. Ils le savaient, et ils en tremblaient, et leurs craintes étaient justifiées, car ils n'étaient pas encore sortis du bois que derrière un fourré ils entendaient ces mots menaçants: « Halte-là! La bourse ou la vie! »

Mettig fut leur sauveur : « Fuyez, leur dit-il, au plus court; je me charge d'amuser les brigands. »

Et de toutes ses forces il se mit crier : « Par· ici, vous autres; c'est par ici. Nous nous rendons; prenez notre argent et laissez-nous la vie. »

Les voleurs quittèrent leur embuscade et se précipitèrent sur la route, heureux d'une victoire si facile. Or, plus personne. Les voyageurs avaient disparu au loin et le poucet s'était terré dans un trou de lapin.

À quelque temps de là, les voyageurs revenaient sur leurs pas et trouvaient leur petit compagnon qui prenait le frais tranquillement au bord du chemin, comme si rien ne s'était passé.

« En vérité, déclara l'un d'eux, ce bout d'homme en sait plus sur l'extrémité de son doigt que nous autres avec toute notre grosse cervelle. Il peut nous être très utile encore; il faut qu'il soit des nôtres dorénavant. »

En vain Mettig protesta qu'il en avait assez de courir les aventures et qu'il tenait absolument à retourner chez ses parents, on n'y voulut rien entendre et on l'entraîna de force.

À partir de ce moment, il se passa une chose très singulière.

Voilà qu'il commença de grandir, et de grandir de façon surprenante, d'un pouce par jour en moyenne. Au bout d'un mois, ce n'était plus un poucet, ce n'était même pas un homme de taille ordinaire, c'était un géant qui mesurait douze pieds de haut et qui était large en proportion. Comme de juste, on devait le nourrir, et son appétit était effrayant. Un veau à chaque repas n'était pas suffisant. Il devenait une cause de ruine pour ses compagnons. Bon gré, mal gré ils furent contraints de le renvoyer.

Il n'en demandait pas davantage. Désireux cependant de ne rentrer dans son pays qu'avec beaucoup d'argent au gousset, il alla d'abord proposer ses services à un riche agriculteur qui employait de nombreux domestiques pour travailler ses terres. Il recula effrayé devant sa haute taille.

« N'ayez pas peur, dit Mettig, si je mange bien, je saurai abattre ma large part d'ouvrage. Vous n'y perdrez pas. »

On l'envoya pour ses débuts chercher une charge de pierres à la carrière. On lui confia pour cela une paire de bœufs très vigoureux, car c'était loin. Or il n'était pas à mi-chemin qu'il rencontrait les autres serviteurs qui, partis longtemps avant lui, rentraient déjà à la maison et devaient bénéficier de la récompense réservée aux premiers arrivés.

« Ah! c'est ainsi qu'on s'y prend ici pour me jouer le tour, s'écria-t-il : je vais leur prouver que je ne suis pas homme à me laisser berner. »

Il arrêta son attelage, arracha les arbres qui bordaient la route et les jeta en travers, de manière qu'il fût impossible aux charretiers de franchir l'obstacle. Il s'en alla ensuite à son aise à la carrière et remplit sa voiture de pierres.

Malheureusement il avait entassé sans compter et pris mesure trop pleine. Les bœufs eurent beau tirer du collier; ils ne réussirent pas à déraiper. Les roues restaient enfoncées jusqu'au moyeu et les pauvres bêtes s'exténuaient en vain.

« Décidément, murmura-t-il, en ce pays il n'y a que des êtres de rien. Les animaux ne valent pas mieux que les hommes. À moi seul je m'en tirerai plus facilement. » Il détacha ses bœufs, passa son doigt dans le trou du timon et entraîna la charrette après lui, comme un enfant ferait d'un joujou.

En rentrant à la ferme longtemps avant les autres serviteurs, il aperçut sur la table la marmite de bouillie d'avoine qui attendait les convives. Il s'en dégageait un fumet appétissant qui flattait agréablement les narines. Comme il sentait son estomac au ras des talons, il ne sut se contenir. En un clin d'œil la bassinée entière fut absorbée, sans qu'il en restât miette pour ses camarades.

Le maître de maison, l'air atterré, l'avait regardé manger : « Jamais, s'écria-t-il, je ne réussirai à combler un tel gouffre. Prends tes gages et va-t-en. J'aime mieux te payer ton mois que te garder un quart d'heure de plus à mon service. »

Il reprit la route de son village. Là surgirent de nouvelles difficultés; sa mère, la bonne femme Perrotte, ne le reconnut pas. Il alla au-devant de son père qui labourait aux champs et qui ne le reconnut pas davantage. « Toi mon fils! s'exclama le vieux. On ne me fera pas accroire qu'un poucet en quelques mois est susceptible de monter à la taille d'un colosse. Je l'admettrai quand tu m'auras dit le nom de ces deux bœufs.

- Rien de plus facile, répliqua Mettig. Celui de droite s'appelle Rouzig, celui de gauche s'appelle Glazig.

- C'est pourtant vrai, murmura le bonhomme. Puisqu'il en est ainsi, sois le bienvenu. Ça me changera d'avoir un géant pour fils au lieu d'un nain et je ne m'en plaindrai pas, au contraire. »

Le pauvre homme! Le soir même, quand on fut à table et qu'il vit Mettig manger, il déchantait. Les aliments disparaissaient en son gosier ainsi que dans un puits sans fond; après la bouillie traditionnelle, des douzaines de crêpes, un

quartier de porc après une tourte entière de pain de seigle. Et cela continua ainsi les jours suivants. Pièr sentait déjà venir la ruine.

« Non, non, soupirait-il, tout ce qu'on voudra, mais plus de géant ici! Je ne suis pas assez riche pour apaiser sa faim. Qu'on me rende mon poucet. Il n'avait pas la taille avantageuse, j'en conviens, et je n'avais pas lieu d'en être fier, mais du moins il ne risquait pas de me réduire à la misère. »

Le vœu fut exaucé. Il n'y avait pas huit jours que Mettig était rentré à la maison qu'on fut témoin d'un autre phénomène. Sa taille diminuait peu à peu et reprenait ses premières proportions. Un mois après, il n'était plus que le poucet d'autrefois.

Le rapetissement continua encore. Toutes les vingt-quatre heures (1), il perdait une ligne. Bientôt il fut aussi petit qu'un hanneton, puis aussi menu qu'une mouche à miel, puis on ne le vit plus. Il semblait qu'il s'était évaporé. Son âme ainsi que son corps avaient disparu dans les airs.

Être singulier qui n'avait paru parmi les hommes que pour les étonner, son père et sa mère, qui n'avaient rien compris à sa nature, ne songèrent guère à le pleurer.

« Que son âme repose en paix, dirent-ils, et puisse-t-elle retrouver là-haut une enveloppe à sa taille! »

Parents qui désirez des enfants, ne les demandez pas n'importe comment, voire bancals, boiteux, bossus, aussi hauts -que le pouce. Vous pourriez être exaucés. Demandez-les comme tous les autres enfants. Vous en serez plus satisfaits.